



Nouri Boukhchim, Jaâfar Ben Nasr et Ahmed El Bahi (coord.), *Kairouan et sa région: Nouvelles recherches d'Archéologie et de Patrimoine. Actes du 3^{ème} colloque international du département d'Archéologie de Kairouan (1-4 avril 2009)*. Publications de la Faculté des Lettres et des Sciences Humaines de Kairouan et du Centre de Publication Universitaire, décembre 2013, 652p.

L'ouvrage objet de ce compte rendu réunit les actes du 3^{ème} colloque international du département d'Archéologie de la Faculté des Lettres et des Sciences Humaines de Kairouan qui se sont déroulés entre le 1 et le 4 avril 2009.

Les intervenants, des chercheurs et des enseignants-chercheurs du monde arabe et de France, se sont réunis autour d'un thème que le département d'Archéologie de l'Université de Kairouan avait choisi, depuis 2006, comme un objet de recherche principal: les études sur Kairouan et sa région, toutes époques confondues. Ce volume de plus de 650 pages vient, en réalité, à la suite d'une publication de 2008 consacrée aux actes de mars 2006, le premier maillon d'une chaîne qui s'est poursuivie dans les actes des 4^{ème} et 5^{ème} colloques internationaux du même département (dont les travaux sont sous presse).

L'ensemble des communications présentées, aussi bien en langue arabe (au nombre de 11) qu'en langue française (au nombre de 30), se rapportent à l'évolution des études traitant de Kairouan et de son territoire, d'une part, et de quelques autres régions limitrophes, d'autre part. Les études couvrent une fourchette chronologique allant de la préhistoire jusqu'au début de l'époque contemporaine.

Le site préhistorique d'*Aïn 'Afia* (dans la localité des *Jwāwda*, à l'ouest de Kairouan) a fait l'objet de deux contributions. Jaâfar Ben Nasr,

préhistorien et co-auteur dans les deux articles, a pu démontrer, avec Marwa Marnaoui dans le premier (partie française, 17-28) et avec Najib Mej bri dans le deuxième (partie française, 43-48), l'intérêt des nouvelles techniques archéologiques (comme l'utilisation du système dit *GPS* dans le ramassage) pour l'étude des escargotières encore inédites. Du site montagnard d'*Aïn Afia*, on "glisse" avec la contribution de Zied Jeddi, vers un contexte lacustre à l'Est de Kairouan (partie française, 29-42). Les prospections faites par ce jeune chercheur ont dégagé un matériel lithique à *Sabkhet Sidi el-Hāni* jusque-là inconnu. Nos connaissances sur le peuplement préhistorique de la Tunisie centrale ne cessent de s'enrichir et les nouvelles recherches sont, sans aucun doute, très prometteuses.

Les contributions des collègues antiquisants ont porté sur des thèmes historico-archéologiques à la fois riches et variés. Je ne m'y arrêterai pas tout de suite, puisque la majorité de ces études traite soit de régions limitrophes de Kairouan soit de territoire un peu plus éloigné, et c'est là qu'on pourrait faire des reproches à cette publication. Je reviendrai sur ce point à la fin de ce compte rendu.

La majorité des recherches sur le contexte kairouanais est consacrée aux études des périodes médiévale et moderne. C'est de cette manière qu'on mesure l'importance du patrimoine islamique de cette ville; un patrimoine qui s'impose malgré le substrat préislamique qui ne cesse, ces dernières années, grâce aux nouvelles recherches, de nous inviter à repenser l'idée d'une ville comme Kairouan fondée *ex nihilo*.

Je commencerai en premier lieu - puissent mes collègues m'excuser pour ce choix - par l'étude de Michel Terrasse (partie française, 245-252) pour dire combien le département d'Archéologie de Kairouan a été honoré par sa contribution, d'autant plus qu'il est l'un des premiers archéologues qui ont mené des fouilles dans la région kairouanaise. Bien que court, l'article ouvre, par sa problématique, un champ d'investigation passionnant. Il s'est intéressé à une période peu étudiée et à des thèmes insuffisamment élaborés. Je me contenterai ici de rappeler le titre éloquent de sa communication qui met le doigt sur un trait important non encore étudié: *Fatimides et Zirides dans l'aménagement et l'art du pays kairouanais: des émirs oubliés?* C'est aux nouvelles études de creuser davantage dans les trois premiers quarts du IV^{ème} siècle de l'hégire pour clarifier cet aspect.

À la chronologie qualifiée souvent de *classique* des sources textuelles, s'ajoutent aujourd'hui d'autres éléments de datation pour lire et comprendre l'évolution de la ville califale de *Ṣabra al-Manṣūriyya*. Aujourd'hui, nous devons beaucoup à l'équipe de fouilles de ce grand site. L'article coécrit par Patrice Cressier et Mourad Rammah, le huitième d'une série qui sera enrichie très prochainement par un ouvrage collectif, propose de nouveaux éléments

de chronologie. L'image de l'évolution de *Šabra*, véhiculée par les auteurs arabes, est aujourd'hui renouvelée grâce à l'apport de l'archéologie. Les pages allant de 287 à 299 sont riches tant en matière de méthodologie que de contenu.

Le travail de terrain enrichit indubitablement nos connaissances textuelles. La découverte d'un système inédit de captage et de partage de l'eau dans le village de *Naṣrallāh* confirme ce que Terrasse a avancé dans son article cité ci-haut: "*Kairouan*, dit-il, nous donne les clés de la gestion de l'eau" (246). La recherche de Mohamed Ali Hbaieb appelle à prospector les intérieurs de la région kairouanaise pour combler les lacunes des sources classiques. Comme ailleurs, la production textuelle est essentiellement citadine et l'absence de documents d'archives pour la période médiévale rend la tâche du chercheur plus ardue. Nos informations sur les centres villageois sont enrichies par le travail d'Ahmed El Bahi portant sur "*Bulaydāt al-Qayrawān*" au début de l'époque moderne grâce à un document d'archives mal connu (partie arabe 107-133). Il élargit la liste des centres villageois de la région déjà établie dans le travail d'ensemble de Mohamed Hassen (1999, en arabe). Nafaa El Fehri, toujours fidèle à son intérêt pour l'histoire des voies de communication de l'Ifriqiya, présente de nouvelles données sur la route *Kairouan/Sbība* au cours du haut Moyen-Âge (partie arabe 69-81). Les recoupements faits entre les informations textuelles des époques antique et médiévale et le croisement des données des anciennes cartes avec celles du terrain, démontrent l'intérêt d'une telle démarche pour les études de géographie historique.

L'avantage du travail dans les zones rurales est décelable à travers la contribution de Jihed Souid qui porte sur un village perché *sans histoire*, se trouvant à 60 km au nord-ouest de Kairouan: *Dashrat Bū-Abdallāh* (partie arabe 135-151). Cette agglomération montagnarde était, à l'instar de beaucoup de djebels de la région, un refuge pour les *Oueslet* expulsés de leur territoire en 1762. Le matériel archéologique ramassé, notamment des tessons de céramique, et les ruines des monuments étudiés renvoient à une occupation humaine antérieure à ce mouvement tribal: le matériel archéologique renvoie à une chronologie entre le XIV^{ème} et le XIX^{ème} siècle.

Enfin, dans cette même catégorie d'articles, on cite le travail de Mouna Taamallah (partie française, 253-266) consacré à la reconstitution du réseau hydrographique de la plaine kairouanaise au cours du haut Moyen-Âge. En dépit de la délicatesse d'une telle tâche, les résultats sont prometteurs d'autant plus que toute tentative sérieuse croisant les données classiques des textes avec les indices du paysage est un vrai apport pour l'archéologie tunisienne. Mais ce qui attire l'attention du lecteur c'est la différence constatée entre le titre donné dans le sommaire et celui qui se trouve au milieu du volume. Se rattraper en cas d'une deuxième édition est, me semble-t-il, plus que nécessaire.

L'ensemble de ces travaux dans l'arrière-pays kairouanais pourrait, sans aucun doute, relancer les études historico-archéologiques sur la région. Étant donné que l'auteur de ces lignes a participé aux 4^{ème} et 5^{ème} colloques du même département, je pourrais confirmer que les nouvelles recherches sur l'histoire et l'archéologie de Kairouan sont très encourageantes grâce à la volonté d'un bon nombre de jeunes chercheurs. Les nouvelles approches et techniques commencent à prendre place dans les travaux de cette génération.

Le bilan des recherches sur le monde suburbain et rural est, donc, généralement positif. Quelle est la part réservée aux recherches ayant trait à l'espace urbain?

La ville de Kairouan a aussi sa part dans les contributions de ce livre. La grande mosquée, le rempart et ses portes, les oratoires de quartiers, les fameuses coupoles nervurées et enfin les fondouks ont fait l'objet de six communications. Sylvie Bourguoin propose, sous l'angle d'une approche, tout d'abord, comparative et, ensuite, interprétative, une nouvelle lecture sur les grandes mosquées de Kairouan et de Mahdia. L'approche comparative entre les deux édifices "*manifeste*, affirme-t-elle, *la volonté architecturale d'un rapprochement entre la ville et la mosquée, entre le travail et la prière*" (partie française, 355-373).

Architectes de formation, Boutheina Ben Baaziz-Gharbi et Aïda Ladhari étudient deux aspects architecturaux de l'espace urbain kairouanais. Ben Baaziz-Gharbi discute, à travers l'étude des quatre portes de l'enceinte de Kairouan, de l'historique de l'introduction des portes en chicane (partie française, 267-285). Elle suppose, en se basant sur des comparaisons et des analogies, que ces accès coudés remonteraient à la période pré-almohade. Cependant, le débat "sur la porte en chicane, dit-elle, reste encore ouvert". Quant à Aïda Ladhari, elle s'intéresse à la morphologie d'un autre détail architectural: les coupoles kairouanaises (partie française, 331-353). Elle met en relief, à partir d'une analyse technique, mais aussi d'après les résultats de quelques études précédentes aussi bien d'orientalistes (Georges Marçais, Alexandre Lézine ...) que de Tunisiens (Mourad Rammah, Faouzi Mahfoudh ...), l'ingéniosité des bâtisseurs kairouanais.

La géographie des oratoires de *Ḥūmat al-Jāmi' al-kabīr*, leurs fonctions et leurs caractéristiques architecturales, constituent le thème de l'article de Yassir Ismaïl Abd Essalem (partie arabe, 1-68). Très longue intervention, à cause certainement du nombre relativement élevé de ces édifices (14), l'étude de ce chercheur égyptien met en lumière l'importance de ces petits monuments dans le tissu urbain *intra muros* de Kairouan. Les conclusions du travail auraient été meilleures si l'auteur avait su tirer profit de la thèse importante de Taha Khechine portant sur l'ensemble des oratoires de

quartiers de la ville de Kairouan (soutenue à la Faculté des Sciences Humaines et Sociales de Tunis en 2008).

A l'étude de ces lieux de culte s'ajoute celle consacrée aux fondouks et aux *wikālāt/s* de la ville de Kairouan durant l'époque moderne (partie française, 401-410). S'appuyant sur une documentation essentiellement archivistique, Khaoula Saddem-Maalej a essayé d'inventorier et de localiser ces établissements à l'intérieur de la ville. Elle annonce son objectif dès les premières lignes de sa contribution. Le travail, qui est une partie d'une thèse en cours de réalisation de la jeune doctorante, ne traite pas suffisamment ni de la fonction sociale de ces auberges ni de leur rôle dans la vie économique, chose que l'auteur pourra étayer dans ses prochaines études.

La troisième catégorie des articles portant sur Kairouan traite du matériel archéologique et de l'épigraphie. Trois contributions en français et deux en langue arabe. Soundes Gragueb-Chatti a travaillé sur une abondante collection de céramique de *Ṣabra al-Manṣūriyya* portant un décor vert et brun (partie française, 317-330). Outre les aspects techniques, Gragueb-Chatti prête une attention particulière aux différents aspects décoratifs de la céramique de cette ville princière. Le lecteur ne peut que se réjouir de la richesse des motifs géométriques, informels, végétaux, zoomorphes et épigraphiques.

L'épigraphie kairouanaise abordée dans les articles de Lotfi Abdeljaouad (partie arabe, 89-105) et Fathi Jarray (partie française, 391-399) fournit une masse importante d'informations et comble, un tant soit peu, nos lacunes textuelles. Lotfi nous expose l'apport de la documentation épigraphique kairouanaise à la connaissance de la peste des années 872-873/1468-1469. Sur l'une des inscriptions on lit "*le Fakih Abdullāh Abī Ishāk al-Rabī... le martyr de la peste*". Ce type de mention ne peut qu'enrichir nos informations qui sont jusque-là principalement textuelles et relativement succinctes.

Quant à Fathi Jarray, il aborde un genre épigraphique encore mal étudié en Tunisie. Il s'agit, selon son expression, de *notes préliminaires sur deux cadrans solaires (mizwala) méconnus de la ville de Kairouan*. Le champ d'investigation élaboré par ce chercheur depuis quelque temps est prometteur et original. Ce type d'instruments, trouvés essentiellement dans les grandes mosquées, est au carrefour d'intérêts des archéologues et des historiens de la science. Même s'il s'agit de réflexions sommaires, Fathi Jarray a pu, tout d'abord, lire et restaurer deux cadrans médiévaux, et ensuite, présenter son interprétation sur l'éventuel ingénieur de la première *mizwala*: Ibn Abī-l-Rijāl l'astrologue du prince ziride al-Mu'izz (V^{ème}/XI^{ème} siècles).

L'étude d'un objet d'art sous l'angle d'une approche historico-archéologique est méticuleux. Rihab Mqaddem étudie dans son article en arabe (181-192) une collection de 31 objets métalliques conservés dans le *Musée du tapis* de Kairouan. En plus de la présentation technique, dans des fiches courtes, la chercheuse a prêté une attention particulière aux signatures des fabricants de ces objets en fer pour essayer de déterminer leurs origines sociales. Il est à signaler que Kairouan est connue par la fabrication des objets en métal; *Souk al-Nakhāsīn*, qui se trouve jusqu'à nos jours dans l'un des faubourgs nord de la ville, continue à produire de beaux objets en cuivre et en fer.

Mohamed Ghodhbane, un jeune numismate de l'université tunisienne, revisite dans son article le dossier du type monétaire attribué au calife fatimide *al-Mu'izz li dīni Allāh* (partie française, 375-390). Il a confronté les données textuelles avec celles des pièces en or: deux *dinār/s* qui remontent aux années 342/953 et 343/954. Il a confirmé l'idée de plusieurs numismates considérant que ce type monétaire était pour d'autres artisans (potiers, orfèvres ...) une source d'inspiration artistique (Je renvoie aux travaux d'Abdelhamid Fenina).

L'apport des textes et des archives à la connaissance des monuments et de l'histoire sociale de Kairouan se trouve dans quatre contributions en arabe. Lamjad Dridi étudie dans son article deux textes, l'un qui est une *responsa* du *faqīh* ziride al-Māzarī et le deuxième qui est une brève mention relevée dans le dictionnaire biographique d'Ibn Nājī. Les deux passages sont des sources de première main pour l'étude de l'évolution du rempart de Kairouan.

Le papier d'Ibrahim Saadaoui traite d'un phénomène et d'un groupe social à Kairouan au cours de l'époque moderne: *al-sharaf* et *al-ashraf*. De par la sacralité de la ville et de son poids religieux, la définition de cette catégorie recouvre une réalité complexe. Le *sharīf* a, certes, une généalogie, réelle ou fabriquée, remontant au prophète, mais il est aussi le résultat d'une ascension sociale via des rapports d'allégeance avec le pouvoir central. En lisant l'article d'Ibrahim Saadaoui, une question-souhait me vient à l'esprit qui rejoint, d'ailleurs, celle de plusieurs chercheurs travaillant sur l'époque médiévale: aurons-nous accès un jour à un fond d'archives encore conservé dans les armoires des familles kairouanaises? Gardons l'espoir! M. Saadaoui nous a confirmé l'apport de ce type de sources pour la période moderne: les documents qui couvrent une fourchette chronologique allant du VIII^{ème} au XIX^{ème} siècles renvoient parfois même à la deuxième moitié du XVI^{ème} siècle.

Parmi ces documents d'archives, un type particulier commence à prendre une place capitale dans les travaux des chercheurs: les actes de *Habous*. L'article de Lassad Darraji (partie arabe, 233-250) présente le rôle

joué par ces actes dans la société kairouanaise de l'époque moderne. La richesse de ces documents est considérable puisqu'ils contiennent une masse d'informations très diversifiée. Ils constituent une source de première main pour plusieurs disciplines: historiens, géographes, anthropologues et archéologues pourraient puiser leurs renseignements dans ces actes. Lassad Darraji s'est contenté de l'étude d'un seul type de ces documents: le *Habous ahli*, familial; l'examen des autres formes ne peut qu'élargir le champ d'investigation et ouvrir de nouveaux horizons de recherche.

La dernière contribution relative à Kairouan est celle de Amel Mahfoudhi (partie arabe, 251-263) qui a travaillé sur une catégorie de sources encore mal exploitée. Son propos est "l'historiographie moderne de Kairouan à travers les recueils biographiques". Après la présentation analytique de la chaîne des écrivains entre le XIII^{ème} et le XX^{ème} siècles, Amel Mahfoudhi soulève, pertinemment, des problématiques comme les facteurs de l'absence d'une production biographique entre le XV^{ème} et le XIX^{ème} siècle et les fonctions de ces dictionnaires, notamment la fonction commémorative et historiographique. Elle n'oublie non plus, même si son propos nous paraît un peu laconique, de situer cette production dans un contexte général: le rôle de cette *mémoire* dans la construction identitaire de la Tunisie moderne.

Telle est la somme des articles traitant de Kairouan, de son histoire, de sa culture textuelle et matérielle et de quelques centres de son arrière-pays. Le volume est riche tant par le contenu que par la masse des figures et des cartes qui enrichissent les papiers. Mais les articles de ces actes ne se limitent pas au thème kairouanais, et c'est là qu'on pourrait en fin de compte exprimer un regret au sujet de cette publication intéressante. Les responsables de ce livre auraient pu regrouper neuf autres communications sous le titre: "Nouvelles de l'archéologie tunisienne".

Dans cette catégorie, je cite, tout d'abord, le travail de synthèse coécrit par Mansour Ghaki et François Paris sur l'état de nos connaissances sur les monuments mégalithiques du Sud tunisien (partie française, 49-66). Vient ensuite, la collaboration collective de Rym Khedhaier-El Asmi, de Lotfi Belhouchet et de Nabiha Aouadi-Abdeljaoued, sur l'outillage lithique et le matériel osseux du site préhistorique de Mknassy (partie française, 1-15).

La céramique antique constitue l'objet de deux articles. Le premier est de l'un de nos excellents céramologues tunisiens. Moncef ben Moussa nous a exposé, à travers les résultats d'une prospection minutieuse, les caractéristiques de l'occupation humaine antique dans une région à prédominance rurale et très marquée par des structures domaniales. Ses résultats sont plus que prometteurs sur l'utilité de la démarche archéologique pour combler le silence des sources écrites.

La prospection archéologique est aussi la méthode appliquée par Hédi Fareh, Anis Hajlaoui et Lotfi Lahmar, les auteurs d'un article sur les formes d'occupation du sol de *Laswda*, un secteur d'une région historique connue sous le nom de *Blād Gammūda* des sources de la période islamique (partie française, 205-229). L'inventaire des 49 sites répertoriés est, tout d'abord, un sauvetage d'une culture matérielle en danger et, aussi, un appui de quelques hypothèses précédentes d'identification et de localisation de sites antiques et médiévaux. L'étude de Nouri Boukhchim constitue, pour sa part, un sauvetage d'une architecture très menacée à cause de son appartenance à un cadre montagnard et marginal. La *madraṣa* d'Abū Moussa al-Jumnī du *Jabal Maṭmāṭa* n'a été dans ce travail qu'un point de départ pour réfléchir sur la nature de l'occupation du sol dans un site perché du sud tunisien (partie arabe, 153-179).

Tarek Mani revisite dans son article une collection d'amphores africaines publiée pour suivre la présence du toponyme de *Sullecthum* (l'actuel Salakta aux environs de Mahdia). En s'arrêtant sur les différentes formes d'abréviations du nom de ce site portuaire de la Tunisie centrale, le chercheur n'oublie pas d'indiquer l'importance de ces recherches dans l'étude des échanges économiques de la Méditerranée antique (partie française, 103-143). Dans ce dernier cadre, on peut inscrire le travail de Faouzi Abdellaoui qui traite d'un sujet qui bénéficie d'un intérêt particulier dans les derniers travaux des antiquisants tunisiens: l'oléiculture méditerranéenne. L'angle de vue de F. Abdellaoui est technique: il traite de la présence du *pressoir à levier à vis* dans l'Afrique romaine à travers des trouvailles attestées dans la région d'*Oued Rmal*. Le lecteur peut enrichir ce point de vue "technique" par la consultation du corpus épigraphique traitant de l'oléiculture de l'époque romaine présenté par Mohamed Abid (partie française, 157-186).

L'Afrique romaine a été aussi le thème de trois contributions. Celle de Arbia Helali, qui tout en se basant sur une documentation épigraphique, traite de la place des dieux puniques dans le culte des soldats romains pour prouver encore l'idée de la survivance des pratiques culturelles dans la longue durée (partie française, 187-196). Slah Selmi a enrichi, pour sa part, nos connaissances sur la titulature des empereurs à l'époque romaine (partie française, 197-203). Enfin, l'apport de l'épigraphie à nos connaissances historiques sur la Tunisie antique se trouve dans un deuxième texte de Mohamed Abid traitant de nouvelles épitaphes latines découvertes dans la région de Gafsa (partie française, 145-156).

On aura certainement compris que les reproches que j'ai formulés tant sur la forme que sur le contenu s'adressent à une publication de valeur. Les remarques n'enlèvent rien à la qualité de ce volume qui enrichit les recherches historiques et archéologiques sur Kairouan. En dépit de son jeune

âge et des difficultés de plus en plus aiguës de la publication, le département d'archéologie de la Faculté des Lettres et des Sciences Humaines de l'Université de Kairouan relève le défi grâce à la volonté de son équipe et à son dynamisme. Les publications des quatrième et cinquième actes paraîtront bientôt pour enrichir encore davantage la bibliothèque historico-archéologique tunisienne.

Mohamed Ali Hbaieb
Université de la Manouba
Tunis